

« PARCE QUE C'ÉTAIT LUI, PARCE QUE C'ÉTAIT MOI »

Commentaire littéraire

<i>Auteur</i>	Nous sommes à la fin du XVI ^e siècle. Les rêves humanistes des Thomas More, Erasme et autres Rabelais se sont brisés sur les atrocités des guerres de religion. En 1572 elles atteignirent même les sommets de l'horreur avec le massacre de la Saint-Barthélémy. Elles vont cependant connaître une rémission avec le succès d'Henri IV et l'édit de Nantes en 1598. C'est pendant cette période troublée que Montaigne, qui fut aussi le maire de Bordeaux, écrivit l'œuvre qui l'a rendu célèbre : les <i>Essais</i> . Il s'y prend lui-même comme sujet et y livre des réflexions diverses dans un ordonnancement assez anarchique ; il dit lui-même que sa pensée ne saurait aller que « par sauts et par gambades ».	<i>Époque</i>
<i>Livre</i>	Quoiqu'il conserve le goût des humanistes du début du siècle pour les humanités et l'humanité — l'homme, le « microcosme », est au centre de sa réflexion —, l'optimisme, dans les <i>Essais</i> , cède la place à un relativisme assez désabusé, mais aussi à un intérêt renouvelé pour l'humain dans son intimité. Il ¹ consacre ainsi l'un des chapitres des <i>Essais</i> à l'amitié. Dans le	<i>Vie & Œuvre</i>
<i>Texte</i>	texte que nous allons étudier, qui est extrait de ce chapitre, Montaigne évoque l'amitié extraordinaire qu'il a connue avec Etienne de La Boétie. Il y raconte la naissance inexplicable d'une amitié qui fut d'une intensité exceptionnelle. Un tel sentiment ne peut que susciter la sympathie et l'admiration. Mais nous ne saurions redire mieux que Montaigne combien cette amitié était forte. Nous n'allons donc pas montrer qu'elle était extraordinaire : Montaigne l'a déjà fait. Ce que nous allons rechercher, ce sont les raisons pour lesquelles la façon dont Montaigne la décrit est si saisissante, comment il réussit à ressusciter la puissance de cette amitié grâce à la littérature, grâce aux mots. Nous essaierons de dévoiler ces raisons en suivant le plan du texte : nous	<i>Type & Thème</i>
		<i>Tonalité</i>
		<i>Type & situation</i>
		<i>Thème & mouvement</i>
		<i>Tonalité</i>
		<i>Problème</i>
		<i>Annonce de plan</i>

1. Ce qui précède cette phrase permet de situer le texte, d'amener le lecteur au texte progressivement. Cependant, cette contextualisation n'est pas indispensable : on pourrait commencer l'introduction avec cette phrase, légèrement remaniée (« Montaigne » à la place de « il »), sans être sanctionné.

étudierons d'abord les raisons qui font que le récit qu'il fait de la naissance de leur amitié est saisissant ; nous verrons ensuite comment il réussit à faire entrevoir au lecteur la puissance exceptionnelle de cette amitié.



*Première
partie du
développement*

Etudions, pour commencer, la façon² dont Montaigne raconte la naissance de son amitié pour La Boétie.

*Première
sous-partie*

Tout d'abord, s'il évoque la naissance de leur amitié, c'est parce qu'elle est pour lui *le signe le plus sensible* du caractère exceptionnel de cette amitié, le signe *qui permet de la faire entrevoir au lecteur*. Si ce texte nous intéresse en effet, c'est parce qu'il ne parle pas seulement d'amitié en général, mais d'une amitié qui sort de l'ordinaire. Or si cette amitié sort de l'ordinaire, c'est à cause des raisons qui la font naître ; surtout, si Montaigne interpelle le lecteur en décrivant ces raisons, c'est parce qu'il voit que **la raison la plus saisissante, c'est la raison qui n'existe pas**.

Ainsi, il commence par ravaler les amitiés ordinaires (« ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés ») au rang d'utilité, d'accessoires, qui servent à autre chose, puisqu'elles sont « nouées par quelque [...] commodité ». Il amène le lecteur à entrevoir ceci : si l'amitié sert à quelque chose, c'est qu'elle est inférieure à ce quelque chose, c'est qu'elle ne vaut³ pas par elle-même. En outre, cette réflexion est amenée d'une façon saisissante par le rythme de la première phrase de notre extrait. En effet, on peut remarquer que les amitiés ordinaires sont évoquées à trois reprises par trois couples de noms coordonnés (« amis et amitiés ; accointances et familiarités ; occasion ou commodité ») : ainsi on a un sentiment de ressassement, de monotonie,

*En italiques :
ce que j'ai
ajouté à la
paraphrase
pour en dire
quelque chose :
je vais montrer
comment
le texte
fonctionne
pour atteindre
le lecteur*

*Intérêt du
développement
de ce propos
dans la
première
phrase*

*Comment ce propos
est mis en valeur
par le style*

-
2. Etudier une façon, cela ne veut pas dire répéter autrement ce que l'auteur a dit, cela veut dire comprendre sa technique, son art, son style, sa manière : sa façon. Il ne s'agit d'étudier ce qu'il raconte, mais, essentiellement, d'étudier *comment* il le raconte.
 3. Valoir = avoir de la valeur.

d'hésitation, de manque de fermeté —⁴ on a le sentiment que dans ces amitiés, il n'est pas de constance, qu'on y papillonne en fonction de l'intérêt, qui est changeant. **L'amitié qu'il décrit est d'autant plus saisissante qu'elle contraste avec les amitiés « molles et régulières ».**

En outre, si Montaigne réussit à toucher le lecteur ici, c'est aussi parce qu'il propose une vision hautement spirituelle de l'amitié : ce qui « s'entretient » en effet dans une amitié, pour Montaigne, ce ne sont pas seulement des amis, mais des « âmes », qui sont désignées comme des personnes, rappelées à deux reprises par le pronom « elles » dans la deuxième phrase du texte ; ce pronom semble désigner les âmes comme des êtres véritablement agissant, puisqu'elles sont le sujet de quatre verbes d'action (« mêler, confondre, effacer, retrouver ») : on a le sentiment qu'en chacun des amis, l'âme a une vie propre au-delà de leur existence matérielle. Mais le tableau dont elles constituent les personnages est plus saisissant encore, à travers la métaphore exprimée dans la proposition finale de la seconde phrase : « elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes ». Les âmes des amis y sont représentées comme deux tissus, qui sont comme attachés par une couture. Si Montaigne s'en était tenu là, l'image serait très significative, pour évoquer la force d'union des âmes que représente l'amitié ; mais il va bien au-delà, puisque dans son image, les deux tissus ne sont pas seulement liés indissociablement : ils ne forment plus qu'un seul tissu dont le lien a disparu. Le lien des deux âmes amies est tellement puissant qu'il n'existe plus. **Mais le tableau est plus vivant encore** que cela, puisqu'il donne à voir au lecteur des âmes qui travaillent activement à cette fusion : ce sont elles qui « effacent » la couture, et même semblent s'activer pour la chercher, puisqu'elles ne la « retrouvent plus ».

Ensuite, Montaigne retourne à sa propre expérience, mais il l'évoque en suscitant une autre scène, une scène où il imagine que quelqu'un l'interroge à propos de son ami (« Si on me presse

*Intérêt
deuxième
phrase*

*Elles = âmes
= sujets*

*Image
couture*

*Intérêt
troisième
phrase*

4. On pourrait choisir ici une ponctuation plus sobre : un point.

de dire... »), et à qui il répondrait (« en répondant »), de sorte que sa réflexion est beaucoup plus vivante : il ne s'agit pas seulement de réfléchir sur cette amitié, de la théoriser, mais d'en parler avec un autre humain, probablement parce que, pour pasticher Louise Labé, « le plus grand plaisir qui soit après amitié, c'est d'en parler. » Cependant, ce qui importe le plus dans cette scène, ce n'est évidemment pas la mise en scène, mais le texte : la fameuse formule restée dans les mémoires « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Elle est frappante à cause du parallélisme qui la constitue ; elle est frappante parce que c'est une façon de dire que leur amitié n'était subordonnée à aucune cause ; elle est frappante surtout parce qu'en lisant le lien entre « lui » et « moi » suscité par leur mise en parallèle, on a le sentiment d'entendre la voix de Montaigne qui se souvient de leur lien : comme les pronoms personnels ne disent rien de celui qu'ils désignent, on comprend que c'est la voix qui les prononce qui en dit quelque chose, de sorte qu'**on croit en sentir le souvenir vivant et unique sorti de la bouche** de celui qui l'a vécu.

*Deuxième
sous-partie*

C'est en effet l'ineffable qui est au cœur de ce texte ; si cette description de l'amitié est si saisissante, c'est qu'*elle réussit à dire ce qui est indicible*. Certes, elle ne peut le faire que très délicatement, tant la tâche est difficile ; Montaigne commence donc par s'arrêter au seuil du discours, et répéter quatre fois qu'il est impossible : « au delà de tout mon discours », « de ce qu'en j'en puis dire », « ne sais quelle... », « inexplicable ». Mais répéter sans cesse que ce qu'on a à dire est indicible... c'est trop facile !⁵ Ce qui nous intéresse dans ce texte, c'est qu'il va, en réalité, dire quelque peu quel est cet ineffable. Il prononce en effet le mot « force », dont il affirme l'existence (« il y a »). Montaigne parle d'une union parfaite entre deux amis, mais à ces deux amis, il ajoute une troisième entité, un tiers : il affirme que dans une amitié exceptionnelle, il y a l'un et l'autre, mais il y a

*Intérêt
première
phrase*

5. Vous remarquerez qu'ici j'explique que dans un commentaire on ne saurait se limiter au repérage des champs lexicaux. En l'occurrence, la présence insistante d'un champ lexical serait plutôt un argument contre le texte, qui ne ferait que se répéter.

aussi quelque chose d'autre, un intermédiaire, une « médiatrice ». Or ce quelque chose relève du divin : la « force » en question est « fatale » (marquée par le destin) ; elle est reprise par l'expression « ordonnance du ciel ». **L'amitié qu'il présente est ainsi élevée par l'évocation du divin, de la verticalité : de la transcendance.** De sorte que leur « union », qui fait que deux sont comme un, fait aussi que deux sont comme trois.

Cependant, l'*inexplicable* force est quand même un peu décrite par Montaigne. Elle est liée aux « rapports [qu'ils oyaient] l'un de l'autre ». S'ils ont eu le désir de se rencontrer, c'est parce qu'ils ont entendu parler l'un de l'autre, et que ces paroles leur ont donné envie de se connaître : rien que de très naturel. Mais c'est là justement que Montaigne parvient à s'approcher de l'indicible : il reconnaît que ces « rapports » sont à l'origine de leur rencontre et de leur désir ; la force de leur sentiment leur est liée. Mais elle est plus grande que ce qu'elle devrait : ils « faisaient en [leur] affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports ». L'image de l'inexplicable est en quelque sorte dessinée par prolongement : la force est la force des rapports, mais en plus grand. On remarquera en outre que la formulation de Montaigne mime en quelque sorte le caractère magique de cette force. On a en effet, pratiquement, ici deux vers : « Qui faisaient en notre affection / Plus d'effort que ne porte la raison des rapports ». A un octosyllabe (il ne faut pas compter de diérèse dans « affection » : la lecture est celle de la prose) succède un quasi alexandrin, ou en tout cas une paire d'hexasyllabes symétriques (3+3/3+3). Surtout, ces quasi-vers sont portés par une alternance d'allitérations en -f- (« faisaient, affection, effort ») puis en -or- (« effort, porte, raport ») tout à fait significatives : ces cinq mots évoquent tous l'idée d'effet, de puissance d'une chose sur une autre⁶. De même que leur amitié va au delà de la raison, les mots qui le disent le disent au delà de leur signification : ils le disent aussi par leur sonorité, par leur musique, c'est-à-dire par

*Intérêt
deuxième
phrase*

6. On pourrait préciser davantage ces liens, à travers l'étymologie, et en précisant les nuances ; mais quand on est précis tout le long du devoir, on a le droit d'être parfois allusif et d'inviter le lecteur à mener lui-même une partie de l'analyse.

ce qu'il est impossible d'expliquer avec des mots. Cependant, la poésie n'est ici pas aussi évidente que dans la formule qui conclut la phrase que nous étudions : « nous nous embrassions par nos noms ». Il n'y avait encore jusque-là pas d'image frappante ; on avait seulement la musicalité poétique. La métaphore signifie qu'ils s'aimaient déjà alors qu'ils ne se connaissaient que de nom. L'idée elle-même est assez saisissante. Mais elle est en fait assez commune : on peut être préparé à apprécier, et même à aimer, quelqu'un dont on entend dire du bien. Encore une fois, ce qui nous importe, c'est la formulation que Montaigne donne à cette idée. D'une part, la structure musicale est saisissante : l'art de Montaigne réside ici dans l'art de la gradation des propositions à l'intérieur de la phrase, qui aboutit régulièrement à un point d'orgue, ici comme plus haut avec « Parce que c'était lui... » ; « nous nous/nos noms », aux deux extrémités de la proposition, fait entendre que les « noms » deviennent « nous », et, déjà, que les deux « je » de « nous » se fondent l'un en l'autre. Mais en outre, on ne peut qu'être frappé par l'image proposée. L'alliance de l'image concrète et même charnelle (même s'il faut bien entendre qu'*embrasser* signifie ici « serrer dans les bras ») proposée par le verbe *embrasser* et du moyen abstrait « nos noms » y est particulièrement saisissante : on a le sentiment que les « noms » des deux futurs amis ont la capacité de voler l'un vers l'autre et de véritablement se toucher : **l'expression nous donne à voir une sorte d'extase spirituelle, voire mystique**, telle que, par exemple, Jean de la Croix, la décrit dans la fameuse "*Noche oscura del alma*,,.

La rencontre enfin des deux amis, racontée dans la dernière phrase du paragraphe a tout du coup de foudre amoureux le plus classique : si ce texte est saisissant, c'est parce que Montaigne décrit la rencontre de deux amis comme celle de deux amants. Leur « première rencontre » en effet a lieu dans « une grande fête », et ils se trouvèrent « pris » l'un de l'autre, exactement comme deux amants saisis par le désir au cours d'un bal, « épris » l'un de l'autre, un coup de foudre comme la littérature en

*Intérêt
troisième
phrase*

a décrit d'innombrables (dans *La princesse de Clèves*, *Le Lys dans la Vallée*, *Le ravissement de Lol V. Stein*, par exemple). Cependant, si ce récit n'était que le récit d'un coup de foudre amoureux où l'auteur aurait remplacé le mot *amants* par le mot *amis*, il ne s'agirait que d'un tour de passe-passe. En réalité, ce n'est pas exactement ce que dit Montaigne ; et le « pas exactement », voilà ce qui nous intéresse. Ainsi l'essayiste ne dit-il pas seulement qu'ils furent « pris » l'un de l'autre, mais y ajoute les participes passés « connus » et « obligés⁷ ». Ces participes passés donnent une vision du coup de foudre tout à fait particulière, puisqu'en réalité le jour de la rencontre, il ne se passe rien. Ils ne font en effet que constater l'état dans lequel ils se trouvaient déjà avant de se rencontrer, puisque le participe passé désigne une action accomplie, et ce d'autant plus que ces participes ne sont pas utilisés avec un auxiliaire, mais comme attributs du sujet par l'intermédiaire du verbe *se trouver* : l'on entend donc nettement qu'ils « se trouvèrent » dans un état où ils étaient déjà « pris, connus, obligés ». Le coup de foudre n'a pas eu lieu au premier regard ; il a eu lieu avant le premier regard. En outre, il faut remarquer dans quel sens va la gradation de l'évocation du lien : de l'érotique vers le social — et non du social vers l'érotique — et donc, pour parler en termes freudiens, **du désir vers la sublimation du désir**. Ainsi le récit de la rencontre se termine-t-il sur l'image d'une fusion spirituelle où la version idéaliste de l'idéal courtois⁸ trouve une réalisation humaine⁹.

*Conclusion
partielle de
la première
partie*

Montaigne réussit donc à raconter la naissance de son amitié exceptionnelle pour Etienne de La Boétie de façon saisissante parce qu'il en brosse pour le lecteur un tableau vivant et original qui montre, dans une écriture très poétique, un véritable coup de foudre amoureux, mais sublimé pour donner à voir une amitié hors du commun.

7. Consulter les dictionnaires pour le sens de « obligés »

8. J'eusse été tenté ici d'évoquer le néo-platonisme remis à la mode par Marsile Ficin, mais je m'en abstiens parce que je ne le connais que de troisième main.

9. Un peu pompeux. Peut-être ne pas garder.

*Deuxième
partie*

Après avoir peint la naissance de leur amitié, Montaigne dit combien elle fut intense. Nous n'allons donc pas le redire ; nous allons essayer de montrer comment son écriture réussit à rendre sensible la puissance de cette amitié.

*Première
sous-partie*

Il y a pour Montaigne une explication à leur coup de foudre, à « la précipitation de [leur] intelligence », mais c'est une explication très étrange : elle devait être immédiate, et immédiatement intense... parce qu'elle devait ne pas durer (« ayant si peu à durer »). Mais comment auraient-ils pu le savoir ? Pouvaient-ils deviner que La Boétie mourrait cinq ans plus tard, alors qu'il n'avait que vingt-huit ans ? Mais ce n'est pas seulement aux deux amis que Montaigne attribue la prescience de la brièveté du temps qui leur restait, c'est à une tierce personne : leur « intelligence » (c'est-à-dire leur entente, leur amitié). C'est elle en effet qui est le sujet des verbes d'action dorénavant, c'est elle qui « n'avait point à perdre temps, et à se régler [...] ». **Cette amitié-là est une sorte de divinité qui existe au delà des deux amis.**

*commentaire
de l'idée
d'ensemble
des deux
phrases,
exprimée
surtout
dans la
seconde*

Voyez en outre comment il introduit cette **étrange raison** : en semblant l'attribuer à La Boétie, puisque c'est celui-ci qui est censé avoir « expliqué et excusé la précipitation de [leur] intelligence ». Mais comment l'aurait-il fait s'il ne savait pas encore qu'il devait mourir ? En tout cas les raisons que doit avoir données La Boétie ne peuvent être celles qu'allègue Montaigne ; il semblerait que Montaigne réinterprète les propos de La Boétie *a posteriori* (par exemple en disant qu'elle avait commencé « si tard », alors qu'ils n'avaient que vingt-cinq et vingt-huit ans), qu'il n'évoque pas l'œuvre de son ami pour rappeler vraiment son contenu, mais pour le plaisir d'en faire son éloge (« une satire latine excellente »), pour le plaisir de laisser entendre que l'explication qu'il donne lui vient de son ami, bien qu'il fût mort. On lit deux phrases mises en parallèle (« Il écrivit...//Ayant si peu... »),

*Commentaire
première
phrase*

où l'explication donnée à la rapidité de leur intelligence est donnée par l'un puis par l'autre ami, de sorte qu'on pourrait croire que c'est deux fois la même explication, et qu'ils ont une même pensée au delà du temps qui passe, au delà de la mort, puisque la première dit qu'il y a une explication dans la Satire de La Boétie, et la seconde livre une explication, qui est celle de Montaigne, la seule disponible pour le lecteur, qui tend à l'identifier à la première, dessinée seulement en creux. On remarquera aussi la construction poétique de cette phrase. Comment ne pas repérer en effet l'allitération en « ex- » (« excellente, excuse, explique ») ? Dans un texte aussi lyrique, il me semble que le mot qui résonne dans les autres mots de cet ensemble à travers l'allitération, c'est le premier, celui qui dit l'amoureuse admiration d'un écrivain pour un autre : dans « excuse » et « explique », on entend aussi le plaisir que Montaigne a d'évoquer le talent de son « excellent » ami. Cette phrase relève véritablement de la prose poétique : à l'allitération en « ex- » qui résonne dans sa première partie, répond une allitération en -p- dans la seconde : « précipitation, promptement, parvenue, perfection », où l'idée d'immédiateté (« précipitation, promptement ») dominante est articulée à l'idée d'excellence (« perfection ») de la première partie. **Ainsi l'union idéale de la perfection et de l'instantanéité quasi-magique de l'union des deux amis se trouve-t-elle reflétée dans l'écriture de Montaigne, de sorte que le lecteur puisse la sentir alors même qu'il ne l'a pas vécue.**

*Deuxième
sous-partie*

Les trois dernières phrases du texte que nous étudions disent combien leur amitié fut fusionnelle. Mais ce que nous remarquons surtout, c'est la façon dont Montaigne réussit à faire revivre cette fusion, alors que son ami est mort depuis des années. On pourra s'intéresser d'abord au pronom qui lui permet de désigner leur amitié : « cette-ci ». C'est un pronom démonstratif encore usité en moyen français (on en trouve une autre forme chez Du Bellay : « cestuy-là »), mais disparu en français moderne : on le

traduirait par « celle-ci ». Mais il manque alors une nuance importante, puisque « celle-ci » existe aussi en moyen français : celle d'une plus grande proximité avec le locuteur. Cette idée de proximité est renforcée par le suffixe « -ci », de sorte qu'**on sent que l'amitié dont Montaigne parle, longtemps après, se tient tout près de lui, qu'elle est alors encore vivante pour lui.** Elle est tellement vivante qu'elle a elle-même, au delà des personnes des deux amis, des pensées : elle « a idée » ; elle est tellement vivante que Montaigne peut en parler au présent (« a »). Ce présent est certes un présent de vérité générale ; mais on l'a vu, l'amitié « de quoi [Montaigne] parle » ne constitue pas véritablement une classe qui rassemblerait plusieurs exemples : elle est constituée de leur exemple unique.

Montaigne ensuite, comme à son habitude, semble revenir sur ses pas en évoquant à nouveau les motifs de leur amitié, en évoquant dans la phrase suivante les « considérations » qui auraient amené leurs volontés à se confondre. **Il revient sur l'indicible et l'inexplicable (« je ne sais quelle ») pour à nouveau le cerner un peu davantage : la source de leur si parfaite amitié réside dans une « quintessence »,** la cinquième essence des alchimistes, le concentré de concentré de concentré de concentré d'une substance, ou celle de l'« abstracteur de quintessence » François Rabelais : si elle est insaisissable, la raison de leur amitié existe bel et bien. Elle est ce concentré d'un millier de raisons que Montaigne semble égrener devant nous en les comptant (« une... deux... trois... quatre... mille ») pour se les remémorer sans les dire, pour les sentir de nouveau : c'est en les comptant, en les numérotant sans les énumérer qu'il parvient à en faire lui-même sentir **la quintessence, qui ne réside pas dans leur valeur intrinsèque, mais dans la façon dont lui les ressent.** Mais s'il évoque ici à nouveau les sources de leur amitié, c'est probablement pour donner à voir d'une façon très particulière l'image de la fusion de leurs âmes. Tout comme leurs âmes sont entremêlées, se sont mélangées, et ne font plus qu'une, les raisons de s'aimer se sont

*Commentaire
deuxième
phrase*

fondues en la quintessence d'un « mélange ». **L'arabesque qui consiste à revenir sur la naissance de l'amitié n'est pas seulement une fantaisie : c'est elle aussi qui fait naître l'image de la fusion des âmes.** Elles sont maintenant évoquées sous l'aspect de la « volonté » de l'un et l'autre ami. L'union n'est pas seulement spirituelle et mystique : elle est réelle et humaine, puisqu'elle amène à *vouloir* les mêmes choses. On remarquera que parallèlement, le troisième terme entre les deux amis, qui était jusque-là leur « intelligence », si elle est devenue la « quintessence » d'un « mélange », est maintenant elle aussi douée d'une sorte de volonté, puisqu'elle est capable de « saisir » leurs deux volontés. Le parallélisme qui dit la confusion des volontés des deux amis (« ayant saisi toute ma volonté...// ayant saisi toute sa volonté ») est évidemment la figure de style idoine pour exprimer l'union de deux personnes ; mais on remarquera surtout son écriture, à commencer par la vivacité de l'image, où trois « personnages » sont mis en scène : la « quintessence », autre nom de la « force inexplicable et fatale », la volonté de Montaigne, celle de La Boétie. Nous sommes dans un monde qui est au delà de la réalité concrète, dans le monde idéal — celui des idées. Surtout, ces idées agissent, et la force de l'amitié peut « saisir » et « amener » les « volontés » des deux amis, lesquelles peuvent « plonger » l'une en l'autre. Avez-vous déjà vu une volonté plonger une autre volonté ? On relèvera aussi la contradiction qui permet d'exprimer l'indicible : si la volonté de Montaigne « se perd » dans celle de La Boétie, c'est qu'elle n'existe plus. Comment dès lors celle de La Boétie peut-elle se perdre en elle ? En fait, ce n'est pas que leurs volontés disparaissent, bien au contraire, puisqu'elles sont prises de « faim », de « concurrence » (d'élan l'une vers l'autre) : ces volontés-là sont très proches du désir passionné et voient leurs forces démultipliées. En réalité, ce qui devient « pareil » dans les deux amis, c'est d'abord l'énergie de leurs volontés ; **les volontés de l'un et de l'autre existent toujours, elles sont là mais elles n'appartiennent plus à l'un et à l'autre, elles appar-**

*« âmes » vs
« volontés »
pas de
paraphrase
aplatissante
qui relève
un champ lexical,
mais une analyse
des différences
entre des mots
qui semblent
évoquer une
même chose.*

tiennent, démultipliées, à l'amitié.

Notre extrait se termine sur un constat au fond extrêmement banal pour décrire une belle amitié : les deux amis partagent tout. C'est ce que disait déjà le proverbe des anciens Grecs : *κοινὰ τὰ πάντων φιλιῶν* — « entre amis, tout est commun ». Ce qui est original ici, c'est qu'il ne s'agit pas des biens matériels de l'un et de l'autre, mais des biens de l'esprit : le verbe « perdre » ici reprend le « perdre » de la phrase précédente qui évoque les volontés manipulées par l'Amitié. On comprend que le « nous » qui suit désigne d'abord des personnes idéales, désignées auparavant par la métonymie des « volontés » : ce qui est commun entre Montaigne et La Boétie, ce sont avant tout les idées. Tant est si bien que **la disparition du « propre » de l'un et de l'autre ne peut se faire véritablement au bénéfice de l'un ou de l'autre, mais de l'entité tierce que constitue l'Amitié.**

dernière phrase

*Conclusion
partielle
deuxième
partie*

Ainsi, nous avons montré que Montaigne a pu rendre sensible la puissance de l'amitié qu'il a vécue en faisant entendre au lecteur combien elle est encore sensible pour lui : il ne se livre pas à l'analyse froide et objective de son passé, mais fait revivre son amitié comme si elle était encore vivante, non pas essentiellement en ressuscitant son ami La Boétie, mais parce qu'il fait ressentir la présence vivante de leur Amitié, qui existe au delà de leurs deux personnes.



Montaigne parvient à ressusciter la puissance de son amitié avec la Boétie d'abord parce qu'il en brosse pour le lecteur un tableau original et poétique, un véritable coup de foudre amoureux, mais sublimé. Il y parvient aussi parce qu'il fait entendre combien elle est encore sensible pour lui, en faisant ressentir la présence vivante de leur Amitié, qui existe au delà de leurs deux personnes. Ainsi cette amitié a-t-elle pu rester vivante après la mort de La Boétie, ainsi a-t-elle pu rester vivante après celle de Montaigne.